

LA RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

An. 10 fr.
6 Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général. V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC-PARLER

Nous nous y attendions bien un peu, mais le fait a dépassé nos prévisions. L'empereur Guillaume est victime d'une tentative d'assassinat. Quel est le coupable ? L'individu qui a tiré les coups de revolver, le ferblantier Hœdel dit Lehmann, est immédiatement... Vous vous trompez. Les véritables auteurs du crime sont les républicains français, les radicaux dont les doctrines diverses ont enflammé la tête de Lehmann en le poussant au régicide. Telle est la merveilleuse théorie que nous avons vu se développer dès le lendemain de l'attentat dans la plupart des journaux conservateurs. Paris a donné le ton, la province a suivi, et d'un bout à l'autre du territoire, a été permis d'admirer cette logique admirable, bien digne des servants du régime. Un ouvrier allemand essaie de tuer l'empereur Guillaume d'Allemagne, c'est la haute à la République française. Pourquoi ? Parce que Lehmann est socialiste, par conséquent radical, par conséquent républicain, par conséquent assassin. Vous suivez la progression. On ne sait pas bien encore à Berlin, sur le lieu même du crime, à quelle secte socialiste, quel parti politique appartient Lehmann. Tout porte à croire qu'il n'appartient à d'autre secte qu'à celle de la misère, à d'autre parti qu'à ce parti de désespérés qui pousse les uns au suicide et les autres au crime. Mais nos journaux bien pensants sont autrement renseignés. L'assassin de l'empereur Guillaume est un républicain, la chose est claire, il ne connaît pas un mot de français, mais

c'est la lecture de nos journaux radicaux qui l'a perverti. On ne serait même pas loin d'affirmer qu'il a fait de la propagande pour les 365, et si *Paris-Journal* ou tel autre canard réactionnaire n'a pas osé dire encore que Lehmann de son vrai nom s'appelle Gambetta, il y a là un excès de timidité que nous ne comprenons guère de la part de ces tristes farceurs.

C'est un sentiment de tristesse, en effet, de dégoût plutôt et d'écœurement que l'on éprouve en présence de ces procédés de polémique où la calomnie venimeuse le dispute à la bêtise.

Il faut être descendu bien bas dans la rage impuissante et dans la haine pour se livrer à ces insinuations malfaisantes qui sont méprisées et démenties par la presse prussienne elle-même.

Pendant que les feuilles au service de l'ordre moral s'efforcent de faire retomber sur les républicains français la responsabilité d'un coup de revolver tiré à Berlin, pendant que les moniteurs du proxénétisme cherchent à établir je ne sais quelles corrélations monstrueuses entre la Révolution de 89 et les convictions (?) d'un misérable auquel la famine a mis un pistolet au poing, la *Gazette d'Allemagne du Nord*, pour ne citer que ce journal, publie les lignes suivantes :

C'est pour nous une humiliation que de devoir rappeler que l'empereur a pu circuler pendant sept mois en France, lors de la guerre ; qu'il a pu se montrer en toute confiance, l'année dernière, sur l'extrême frontière de l'Ouest, où tant de haine couve encore, et qu'au milieu de sa capitale il voit ainsi sa vie menacée par un fils perdu de son propre peuple.

Ainsi, c'est chez nos ennemis même que nous en sommes réduits, à chercher l'équité et la justice, quand des journaux français ne craignent pas d'accuser cinq millions de leurs compatriotes de complicité avec un malfaiteur Allemand.

Ce sont les organes du prince de Bismarck que nous sommes obligés d'appeler en témoignage contre les insinuations odieuses d'une presse déshonorée qui n'a pas même la pudeur du plus vulgaire patriotisme.

La *Gazette d'Allemagne* n'accuse pas les républicains où les radicaux français, elle reconnaît au contraire qu'il y a un contraste humiliant entre la sécurité dont l'empereur Guillaume a joui en France et les dangers qu'il court au milieu de son propre peuple.

Est-il besoin d'insister ? Non, et nous ne nous sommes laissé entraîner à quelques développements sur ces insanités, qu'afin de bien mettre en pleine lumière les procédés méprisables qui constituent aujourd'hui le système d'opposition de nos ennemis :

Faire de la République le bouc émissaire de toutes les iniquités, de tous les crimes, de toutes les catastrophes, de tous les désastres, de toutes les intempéries ; de tous les malheurs publics ou privés qui se commettent, se produisent ou se subissent dans l'univers entier et mille autres lieux.

Ni la raison, ni la logique, ni le vulgaire sens commun ne résistent à cette hydrophobie d'accusations idiotes.

Les affaires ne vont pas, c'est la République ;

On commet un assassinat, c'est la République ;

Les gens se suicident, c'est la République ;

Il y a plus de décès que de naissances, c'est la République ;

Il pleut, c'est la République ;

Une explosion détruit quatre maisons, c'est la République ;

Pourquoi ne pas dire aussi que la République commet les attentats à la pudeur dans les écoles congréganistes et fait éventrer les femmes enceintes par des charcutiers ?

Au jour indiqué pour l'audience, la salle était bondée de curieux, au nombre desquels on remarquait M. Alexandre Dumas fils, la princesse Mathilde, la reine Isabelle, Don Carlos et plusieurs membres de l'Académie de médecine.

Interrogatoire.

A l'invitation sacramentelle, « gendarmes, introduisez l'accusé » Machefer va s'asseoir sur son banc.

Sa tenue est correcte, sa mise décente, et rien n'indique dans sa physionomie les instincts féroces qu'on lui reproche. Une légère proéminence derrière l'oreille pourrait peut-être faire croire à la bosse du crime, mais vérification faite, il ne s'agit que d'un furoncle en voie d'épanouissement.

Le président procède immédiatement à l'interrogatoire.

— Accusé Machefer vous viviez en mauvaise intelligence avec la veuve Trifouillard ?

L'accusé. — Mon président, vous savez ce que c'est que les belles-mères, il n'y a pas moyen de s'entendre avec elles.

Le président. — On ne dit pas cependant que la veuve Trifouillard eût le caractère difficile.

L'accusé. — Excusez-moi. Du jour où j'ai été marié c'était un enfer dans la maison. Pas possible de prendre un repas sans se disputer. Tantôt la soupe était trop chaude, tantôt le rôti trop salé, tantôt le

Devant ce déchaînement d'absurdités il ne reste qu'à hausser les épaules, en plaignant sincèrement les malheureux que le dépit rentré, la déconvenue, les illusions perdues et les espérances ruinées ont abaissés à ce degré de dégradation morale.

Et ce qu'il y a de plus ridicule, c'est que le système ne change pas depuis six mois, c'est que ce sont toujours les mêmes rengaines, les mêmes rabâchages et les mêmes sottises.

Les gens de l'ordre moral ressemblent paraît-il au chien de l'écriture, ils retournent à leurs vomissements.

JACQUES BARBIER.

PETITS PROFITS

Quoique M. Laroche-Joubert, et à sa suite l'aboyeur Cunéo d'Ornano, prétendent que la République ne fait rien pour le bien-être du plus grand nombre, la masse du public ressent déjà l'influence salutaire et féconde de nos institutions libérales.

Sans doute la République, privée du don des miracles, n'a pas encore supprimé tous les impôts et transformé le peuple français en un peuple de rentiers, — ce qui serait singulièrement embarrassant, entre parenthèses.

Mais elle vient de réaliser deux réformes importantes auxquelles on n'a peut-être pas prêté l'attention qu'elles méritent.

Nous voulons parler de l'abaissement des tarifs de la poste et du télégraphe.

Pouvoir correspondre d'un bout de la France à l'autre moyennant quinze centimes au lieu de vingt-cinq ;

Avoir la faculté d'expédier un télégramme pour cinquante centimes au lieu d'un franc quarante...

Ces quelques sous d'économie ne semblent pas grand chose à première vue, et

vin sentait le bouchon, il n'y a pas de mauvaise chicane...

Le président. — Vous ne dites pas que vous aviez aussi des torts. Il n'était guère poli par exemple d'appeler votre belle-mère « sorcière ».

L'accusé. — Si vous l'aviez connue mon président ! (sourires dans l'auditoire).

Le président. Dans tous les cas, ce n'était pas une raison pour l'empoisonner.

L'accusé. — Quant à ça je vous jure que jamais...

Le président. — Comment se fait-il qu'on ait trouvé chez vous, trois boîtes d'allumettes chimiques ?

L'accusé. — Avec quoi aurais-je fait du feu ? je fume beaucoup et les allumettes sont si mauvaises.

Le président. — Où aviez-vous acheté ces boîtes ?

L'accusé. — Mais dans un bureau de tabac ou chez l'épicier, je ne me rappelle pas au juste.

Le président. — Oui votre système est de créer un alibi entre ces allumettes.

L'accusé. — Je ne comprends pas.

Le président. — Vous comprendrez plus tard. En attendant nous allons entendre

Les experts.

Le docteur Rigaudon, premier expert. — Messieurs, l'affaire est bien simple. Sur les ordres de a

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

CAUSES CÉLÈBRES

Empoisonnement d'une belle-mère.

HORRIBLES DÉTAILS.

L'affaire dont nous publions aujourd'hui le compte-rendu excite depuis trois mois la curiosité publique d'une façon extraordinaire.

Il faut remonter aux procès fameux de Fualdès, Lacenaire, de M^{me} Larfarge, de Lapommeraye même de Tropsmann pour trouver une pareille œuvre de curiosité et d'impatience.

Rappelons brièvement les principaux faits de la cause.

Le nommé Machefer, apprenti tailleur d'arbres, accusé d'avoir empoisonné la veuve Trifouillard belle-mère.

Machefer marié depuis dix-huit mois avec Virginie Trifouillard, supportait difficilement, comme la plupart des gendres, l'intervention de sa belle-mère dans le domicile conjugal.

C'étaient chaque jour des querelles sans fin, des scènes violentes où les plus gros mots étaient échan-

A plusieurs reprises, Machefer avait traité sa belle-mère de « vieille sorcière », et celle-ci lui avait répliqué par les épithètes de « fainéant et de propre à rien ».

On assure même qu'un dimanche soir, au retour d'une promenade mouvementée par plusieurs discussions, Machefer avait enfoncé la tête de la veuve Trifouillard dans son cabas, jusqu'aux oreilles inclusivement.

On voit par ces simples détails à quel point les relations étaient tendues entre Machefer et sa belle-mère.

Un beau jour la veuve Trifouillard mourut presque subitement, sans avoir malade plus d'une semaine.

Quelle était la cause de cette mort rapide ?

Un coup de sang disent les uns ; la rupture d'un anévrysme affirment les autres : une fluxion de poitrine, un catarre négligé, une attaque, personne ne put définir exactement les causes de ce décès inattendu.

Des soupçons se portèrent immédiatement sur Machefer. On avait trouvé dans son domicile trois boîtes d'allumettes chimiques complètement vides. De là à supposer qu'il avait empoisonné sa belle-mère avec une décoction de phosphore il n'y eut qu'un pas.

La veuve Trifouillard fut déterrée, l'autopsie fut faite, et ensuite de plusieurs analyses chimiques dont les experts nous feront connaître les détails, Machefer a été traduit devant la cour d'assises de la Haute-Seine, sous l'inculpation d'assassinat par empoisonnement avec préméditation.

Tels sont les faits.

pourtant ce sont là des réformes pratiques qui profitent plus à un pays que tous les discours du monde et que la plupart des grandes entreprises internationales.

Cette modeste conquête de deux sous sur un timbre-poste, de soixante ou soixante dix centimes sur un télégramme, qui n'a donné lieu à aucune prise d'armes, à aucune effusion de sang, procure à toute une nation des avantages infiniment supérieurs à ceux des annexions les plus tapageuses.

Ainsi nous ne jurions pas que le prince de Bismarck et l'empereur Guillaume, pliant sous le poids de leurs lauriers, tenant sous leur botte éperonnée la moitié de l'Europe, ne regardent la France avec un œil d'envie et ne s'écrient d'un ton plein d'amertume en pensant à nous : Heureux gaillards que ces Français, ils affranchissent leurs lettres avec trois sous !

Et qui sait si le czar n'échangerait pas toutes ses victoires de Plewna, de Kars et de Chipka contre un budget assez robuste pour dégrever certaines de ses taxes de cinquante pour cent !

Nous ne voudrions pas faire du paradoxe et transformer en titre de gloire impérissable nos trois sous d'affranchissement et nos dix sous de télégramme, il n'en est pas moins vrai que ce sont là des améliorations excellentes dont chacun apprécie les agréments à toute heure du jour, dont chaque classe de la société retire un profit immédiat : aussi bien le négociant qui voit alléger ses frais de courrier quotidien, que le campagnard économe heureux de ne dépenser que quinze centimes au lieu de vingt-cinq, et que le petit commerçant ou l'ouvrier qui ne voit plus les correspondances télégraphiques au-dessus de leur bourse.

Ces avantages multiples reviennent bien et dûment à la République, ce nous semble, et cette évidence s'impose à ses adversaires les plus grincheux, à moins qu'ils ne poussent la mauvaise humeur jusqu'à conserver les anciens tarifs.

Rien n'empêche évidemment M. Laroche-Joubert et ses amis d'affranchir leurs lettres avec cinq sous, mais nous gageons qu'ils n'en feront rien.

A côté de cette réduction fort appréciable sur le budget domestique de tous les Français, ne convient-il pas de placer l'augmentation des retraites militaires consacrées par une loi à laquelle le Sénat se gardera bien d'opposer son veto.

On a vu le tableau comparatif de ces pensions de retraite avant et après.

Le général qui recevait sept mille francs en recevra dix ; le colonel six au lieu de quatre, le commandant quatre au lieu de deux ; enfin l'humble sous-lieutenant, qui se voyait renvoyé avec sept ou huit cents francs, juste de quoi mourir de faim, touchera désormais quatorze ou quinze cents francs.

Ces améliorations, qui garantissent à nos officiers une existence honorable, ne valent-

elles pas un remerciement à la République qui les a conçues et enfantées ?

Elles en méritent tellement, que dans les récentes réunions de l'armée territoriale, la plupart des généraux se sont empressés de rendre hommage à la sollicitude de l'Assemblée pour tout ce qui touche aux intérêts militaires.

Il est vrai que, pendant ce temps-là, les journaux « conservateurs » publiaient invariablement leurs clichés sur la haine des radicaux vis-à-vis de l'armée, — mais ces déclamations bêtes ne relèvent plus aujourd'hui que la médecine aliéniste.

Pour clore cette énumération, nous avons à mentionner les grands travaux auxquels va donner lieu la loi sur les chemins de fer que le Sénat s'est décidé à voter, malgré l'opposition rancunière des Buffet, des Cailiaux et des survivants de l'Ordre-Moral.

A qui profiteront les millions à dépenser pour le complément de notre réseau de voies ferrées, si ce n'est aux classes laborieuses qui vont trouver dans ces entreprises fécondes des éléments de travail, de rémunération et de bien être ?

L'épargne française elle-même, saignée à blanc par les corsaires financiers du Pérou, de l'Egypte, de l'Espagne, de la Turquie et du Mexique, n'aura-t-elle pas à se louer de l'occasion qui lui sera offerte de placer honnêtement ses économies gaspillées dans toutes les spéculations exotiques déchaînées sur la France par les banquiers et les banquistes de l'Empire !

Quand M. de Ventavon, l'Esope grenoblois, venait parler de « lous cerviers » à la tribune du Sénat, il manquait vraiment de charité vis-à-vis de ses amis et de ses alliés du 16 Mai.

Récapitulons :

Abaissement des tarifs de postes et de télégraphie, de quarante à cinquante pour cent.

Augmentation dans la même proportion de la retraite des officiers.

Organisation de grands travaux publics destinés à donner un nouvel essor à l'activité nationale, et à procurer des sources de bien-être aux classes laborieuses.

Tels sont les petits profits de la République, depuis qu'elle est sortie des griffes de la politique de combat.

Tout cela s'est réalisé en moins de cinq mois.

Qu'avait fait l'Ordre-Moral pendant le même délai ?

Trois mille procès de presse. — La cause est entendue, n'est-ce pas !

DENFERT

Le pays a perdu cette semaine un de ses plus illustres enfants : le colonel Denfert, dont la mort inattendue est un deuil non-seulement pour le parti républicain, mais encore pour tous les hommes chez qui la passion politique n'étouffe pas le patriotisme.

La défense de Belfort, en effet, est une des rares épaves de notre gloire militaire échap-

Le docteur Rigaudon. — Je ne fume pas.

Le docteur Corniche. — Admettons, mais il y a mille circonstances qui peuvent présenter aux nerfs olfactifs une odeur se rapprochant de celle du phosphore. Un œuf punais, des bottes de gendarmes... (Rire général).

Le président. — J'engage le témoin à être sérieux.

Le docteur Corniche. — Je cherche à l'être, monsieur le président, autant que peuvent le permettre les cocasseries de cette autopsy, et je déclare hautement qu'il serait odieux de condamner un homme... à vue de nez.

Le docteur Rigaudon. — Je soutiens mes conclusions, j'ai un flair qui ne me trompe jamais.

Le docteur Bruscambille, troisième expert. — Messieurs, la veuve Trifouillard a pu mourir de plusieurs milliers de maladies. — Ainsi je vous citerai : la pleurésie, la phthisie, la dyspepsie, l'éclampsie, l'apoplexie, la diphtérie, la dysenterie, la catalepsie, l'épilepsie...

Le président. — Il est inutile de continuer cette énumération.

Le docteur Bruscambille. — Comme il vous plaira. — Quant à moi, en expert consciencieux, j'ai examiné tous les cas prévus par la pathologie interne ou externe. — J'ai constaté de plus que la veuve Trifouillard ayant encore la tête sur les épaules le cas de guillotine devait être écarté, — du reste, on l'aurait entendu dire...

Le président. — Sans doute : Ne pourriez-vous pas abréger un peu ?

Le docteur Bruscambille. — Rien n'est plu-

pées à la guerre désastreuse où nous fûmes abreuvés de tant d'humiliations et de hontes.

Pendant que toutes les villes se rendaient, pendant que Bazaine livrait Metz la pucelle avec 180,000 hommes, le colonel Denfert, seul, résista à cette contagion de désespoir et de lâcheté, et, grâce à lui, nous pouvons citer une place forte qui n'a pas ouvert ses portes à l'invasion.

La petite garnison de Belfort a pu défilier le front haut avec armes et bagages au milieu des Prussiens impuissants à les réduire, et la résistance héroïque de ces braves gens a été l'un des arguments les plus puissants et les plus écoutés de M. Thiers pour conserver à la France cette dernière frontière.

De tels souvenirs devraient faire oublier toutes les querelles et toutes les haines devant le cercueil de l'homme qui sut conserver intact le prestige de notre drapeau, au milieu de la débâcle générale.

Mais cela ne ferait pas l'affaire des incorrigibles qui ont pris pour devise : Périr la France plutôt que la monarchie ou l'empire.

Aussi, n'avons-nous vu aux funérailles de Denfert, sauf de très-rare exceptions, que les sénateurs et les députés de la gauche.

Les autres s'étaient abstenus. — Leur grandeur les attachait au rivage. — On comprend très-bien du reste que les admirateurs de Sedan et de Metz ne pouvaient décemment suivre le convoi d'un commandant de place, qui refusa de sacrifier aux charmes de la capitulation et d'emboîter le pas à Bazaine.

Un pareil acte d'indiscipline n'était pas tolérable, et quand les maréchaux de France livraient lâchement leurs étendards et leurs armes, n'était-il pas inouï qu'un simple colonel se permit de faire le contraire ?

Le général Changarnier, dit Bergamotte, ne le mâcha pas dans le temps au colonel Denfert, qui lui répondit par cet argument topique : Vous vous appelez Metz et je m'appelle Belfort.

La même distinction subsiste encore aujourd'hui : ceux qui s'appellent Metz ont boudé contre les honneurs rendus à Denfert, ceux qui s'appellent Belfort ont considéré comme un devoir de payer un juste tribut d'hommages et de regrets au capitaine dont le nom peut servir de refuge et de consolation à notre gloire nationale, souillée par les héros de décembre et du boulevard Montmartre.

FEUILLES VOLANTES

La nomination de Gambetta à la présidence de la commission du budget était indiquée d'avance.

Personne n'a donc été surpris de l'unanimité qui s'est portée sur son nom, et Gambetta sans doute moins que tout autre.

Il faut rendre cette justice d'ailleurs au chef des gauches, qu'il a su donner à cette question budgétaire une importance et un intérêt tout à fait nouveaux.

On se rappelle avec quelle désinvolture on traitait jadis ces graves affaires d'argent qui touchent aux intérêts les plus intimes et les plus immédiats du pays.

Sauf trois ou quatre commissaires, personne ne s'en occupait ; on jonglait avec les millions d'impôts au milieu d'une torpeur générale ; les députés profitaient de l'aridité de ces chiffres pour vaquer à leurs petites affaires, se livrer à leurs correspondances intimes ou aller prendre l'air à la campagne. Les dévoués, les fidèles, cloués à leur banquette, se dédommageaient de ce sacrifice par un sommeil réparateur, et la discussion du budget était étranglée entre deux bâillements.

aisé. — Je conclus que la belle-mère de Machefer est morte d'une maladie quelconque, si ce n'est pas de l'une, c'est de l'autre.

Le président. — Evidemment. Mais quelle est votre opinion sur l'empoisonnement ?

Le docteur Bruscambille. — Mon opinion est qu'on peut empoisonner les gens avec de l'arsenic, de l'acide prussique, du vert-de-gris, du phosphore, du laudanum.

Le président. — L'un de ces poisons peut-il s'appliquer à la veuve Trifouillard ?

Le docteur Bruscambille. — Ils peuvent tous s'y appliquer ; l'organisme humain est le même chez tous, et la veuve Trifouillard n'était pas exemple...

Le président. — Ne vous est-il pas possible de nous donner une conclusion nette et positive ?

Le docteur Bruscambille. — Plus souvent que j'irais me compromettre !

Le docteur Sganarelle. — Je vais vous dire la chose en quelques mots : *Arcit hram catalamus singulariter quia etiam quique supposamus, denique tandem Jesus Christus, in saecula seculorum rosa la rose, oia Kephale!* Quelle tête ! Voilà pourquoi la veuve Trifouillard est morte !

Le président. — Nous sommes éclairés, au point de vue médical, nous allons entendre maintenant les plaidoiries.

Nous en ferons grâce à nos lecteurs dont l'impatience légitime doit attendre

Etonnez-vous après cela des dilapidations et des gaspillages de tout genre ; étonnez-vous que les officiels de l'empire laissent passer de légères erreurs qui portaient, par exemple, sur l'entretien de 90,000 hommes au seul budget de la guerre !

Depuis que Gambetta a été promu à la direction des discussions financières, les choses ont un peu changé ; les impôts s'examinent, les chiffres se contrôlent, on se donne peine de faire les additions, de vérifier les soustractions, et si nous payons près de trois milliards d'impôts, nous avons au moins satisfaction de savoir à qui et pourquoi nous les payons.

Aucun de nous n'ignore entre autres enseignements édifiants que l'empire nous a coûté dix milliards en six mois, sans compter les dix-neuf années qui précèdent.

C'est là une chose que M. Rouher ne nous aurait jamais dite.

— 0 —

Nous venons de traverser sans encombre l'anniversaire du 16 mai. A l'heure où nous écrivons, cette date fatidique brille sur notre calendrier, et nous n'avons pas apprécié que les ducs de l'ordre moral fussent remontés sur leur bête.

M. de Fourtou, perdu au milieu de ses truffes, ne semble pas disposé à la moindre résurrection, et le crâne de Brunet n'est pas visible à l'œil nu.

Quant aux illuminations, aux drapeaux, aux oriflammes, il n'en est pas question, moins du monde.

La seule manifestation en l'honneur de ce grand anniversaire a eu lieu il y a quelques jours au Sénat, par l'organe de M. de La reinty, disant au duc de Broglie :

— Quand on a été ministériel avec vous on peut l'être avec tout le monde.

Touchante effusion, admirable entente qui nous montre à quel point les coalisés de l'Union conservatrice s'estiment les uns les autres.

Ah ! les gaillards se connaissent bien, et ces « conservateurs » formaient une jolie association de larrons en foire.

— 0 —

Il s'est fait quelque bruit à Lyon à propos d'une calvacade assez malpropre organisée par un industriel quelconque.

Le préfet du Rhône ayant pris les mesures de police que nécessite ce genre d'exhibitions, les journaux réactionnaires lui ont reproché aigrement d'autoriser la mendicité dans les rues, de mettre la police au service des saltimbanques, etc., etc.

Jamais nous ne nous serions attendus à un pareil déchaînement à propos de quelques pitres, et il faut vraiment que l'administration de M. Berger chagrîne bien certaines gens, pour qu'on lui lance à travers les jambes d'aussi ridicules pétards.

L'unique tort de l'administration est peut-être de ne s'être pas renseignée suffisamment sur l'organisation et la tenue de la *calvacade de l'Ogre*, ce qui lui aurait permis de renvoyer à des foires de village ou de banlieue cette promenade grotesque de charrettes grossières de cavaliers ridicules et d'oripeaux parfaitement sales.

Quant aux mesures de police, elles étaient très-légitimes, et nous ne voyons pas qu'on puisse blâmer un préfet de prendre des précautions pour prévenir les accidents que peut provoquer une agglomération populaire.

C'est le contraire qui serait digne de critique, mais quand il s'agit de dauber un fonctionnaire républicain on n'y regarde pas de si près. Ah si c'eût été Ducros ou Cocol...

— 0 —

Le Verdict.

Voici ce monument de sagesse humaine :

Le jury !

Considérant que les dépositions des experts manquent essentiellement de précision et de clarté ;

Considérant que l'accusation d'empoisonnement ne porte que sur une décoction d'allumettes chimiques ;

Considérant que les boîtes trouvées au domicile, indiquent que ces allumettes étaient des allumettes de la régie ;

Considérant que les allumettes de la régie ne contiennent pas de phosphore en quantité appréciable, ainsi que le prouve surabondamment la difficulté de leur faire prendre feu !

Considérant dès lors qu'elles ne peuvent empoisonner personne ;

Considérant enfin qu'il ne s'agit dans l'espèce, que de la mort d'une belle-mère ;

Par ces motifs, en notre âme et conscience, nous déclarons que l'accusé Machefer est innocent, — et que les experts sont des farceurs.

L. LECLAIR.

justice, j'ai procédé à l'autopsie de la veuve Trifouillard, et un examen attentif m'a démontré :

- 1° Que la veuve Trifouillard était morte ;
- 2° Que sa mort avait pour cause primordiale la cessation de la vie ;
- 3° Qu'après quatre mois d'inhumation il n'y avait aucun espoir de la guérir.

L'accusé. — Pardienne !

Le président. — N'interrompez pas la voix de la science.

Le docteur Rigaudon. — En ce qui touche la question d'empoisonnement, quoique n'ayant trouvé aucune boîte d'allumettes dans les entrailles de la défunte, il s'en dégageait une certaine odeur caractéristique, qui me permet de dire : En mon âme et conscience : oui l'accusé est coupable !

Le docteur Corniche. — La déposition de mon confrère est une mauvaise plaisanterie. Il est impossible de conclure à l'empoisonnement par le simple odorat.

Le docteur Rigaudon a senti le phosphore dans les entrailles de la veuve Trifouillard. En est-il bien sûr ?

Le docteur Rigaudon. — Parfaitement sûr.

Le docteur Corniche. — Pardon, je ne doute pas de la délicatesse de votre nez.

Le docteur Rigaudon. — C'est bien heureux.

Le docteur Corniche. — Mais qui nous dit qu'à ce moment là vous n'étiez pas enrhumé du cerveau ! (mouvement dans l'auditoire), qui nous dit que vous ne veniez pas d'allumer un cigare ?

Est-il séant de parler des processions après la cavalcade de l'Ogre ?

Nous ne voulons établir bien entendu aucune comparaison, mais ces cérémonies extérieures du culte catholique ont le don de passionner également nos journaux bien pensants.

Le maire de Marseille, M. Maglione, a pris un arrêté interdisant les processions dans les rues et sur les places.

On se demande si M. Berger, préfet et maire de Lyon, suivra le même exemple.

Nous pensons qu'il aurait tort de le faire. Au point de vue légal, l'arrêté de M. Maglione est irréprochable, mais à quoi bon se donner des airs de persécution vis-à-vis des cléricaux ?

Ne crient-ils pas déjà assez au martyr sans y ajouter un nouveau sujet de lamentations ?

Laissez circuler les processions ; — si elles ne font pas de bien elles ne font pas de mal. Il se vend à cette occasion quelques costumes de fillettes, quelques cierges, quelques fleurs, vaut-il la peine d'empêcher ce petit commerce pour éviter l'encombrement des rues pendant une demi-journée ?

C'est à nous de montrer au contraire que la République tolérante s'accommode de toutes les libertés et sait mettre en pratique la maxime du poète du *Dieu des bonnes gens*.

Qu'on puisse aller même à la messe... et même à la procession !

ZÈDE.

LE DERNIER COUP

Cette fois c'est fini ! Les bonapartistes qui, depuis plusieurs semaines, cherchaient à ergoter sur les responsabilités de la guerre prussienne, doivent considérer aujourd'hui leur compte comme bien et dûment réglé.

Les révélations de Plon-Plon avaient mis à nu déjà les plaies de la diplomatie impériale, avaient révélé au monde étonné à quel degré d'incapacité, d'incurie et d'ignorance crasse pouvait tomber un ministre des affaires étrangères.

La lettre du général Turr achève et parachève la démonstration. Devant ce document écrasant, le duc Agénor de Gramont et ses compères n'ont qu'à se cacher dans le plus noir des trous, pour échapper à leur honte et au sentiment de réprobation indignée que méritent leurs folies.

Il est donc bien vrai, en dépit des dénégations de M. Andreas Memor, il est donc bien vrai que les plus vulgaires précautions de prudence diplomatique ont été prises sous les pieds par les diplomates de Napoléon III.

Il est donc bien vrai que la chancellerie impériale a expédié cette dépêche inouïe : « Si l'Italie ne veut pas marcher qu'elle reste ! »

Et à côté de cette fanfaronnade absurde, combien de réponses idiotes, combien d'observations grossières !

— Je crains, dit le général Turr au duc de Gramont, qu'avec votre organisation militaire, vous ne puissiez mettre plus de trois cent mille hommes en ligne.

Et le noble duc réplique superbement : « C'est l'affaire des généraux ! »

N'est-ce pas renversant !

Continuons.

Le général Turr fait observer à M. de Gramont qu'il a tout à fait oublié de réparer l'opinion à cette aventure.

À quoi l'autre répond toujours avec son lomb vainqueur :

— Nous ne faisons pas la guerre avec les journaux.

Et le malheureux oubliait que les journaux sont l'opinion publique, que l'opinion publique est une puissance avec laquelle il faut compter, non moins qu'avec les fusils à aiguille et les canons Krupp.

Le prince de Bismark le savait bien, lui, qu'il fallait que l'Allemagne fût armée jusqu'aux dents, qu'elle pût mobiliser six cent mille hommes en quinze jours, le grand général ne négligeait pas une occasion d'exploiter contre la France cette force de l'opinion, en Allemagne comme en Italie, comme en Autriche, comme en Angleterre.

Moins fier que le duc Agénor de Gramont, Bismark ne traitait pas les journaux avec cette désinvolture qui sent le gentilhomme d'une lieue et son imbécile de quatre.

Il savait qu'Agénor repoussait du pied les malheureux folliculaires, toute la presse

européenne épousant les querelles de la Prusse, mettait la France en interdit et en quarantaine.

En présence de tant de présomption et d'ignorance, on demeure confondu, stupéfait, on se demande quel vent d'insanité avait troublé le cerveau d'un diplomate capable de ces trois réponses incroyables :

— C'est l'affaire des généraux.

— Je ne fais pas la guerre avec les journaux.

— Si l'Italie ne veut pas marcher qu'elle reste !

Enfin cette accumulation de sottises est complétée par une dernière révélation non moins typique.

Le général Turr ayant eu l'occasion de revoir le duc de Gramont après tous nos désastres, se permit de lui reprocher son incurie et ses imprudences, et voici l'aveu dépourillé d'artifice de notre homme :

— « Que voulez-vous, je ne pouvais rien faire, j'ai toujours eu les mains liées par... »

Le duc n'a pas achevé, mais le nom se devine, et l'on voit apparaître derrière ces points de suspension l'influence néfaste de la souveraineté fanatique et bigote qui disait en parlant de la Prusse : *C'est ma guerre à moi !*

Maintenant que les Haentjens et les Dréolles montent à la tribune et qu'ils osent rejeter sur les épaules des républicains les responsabilités écrasantes du démembrement et de l'invasion.

Le honteux procès de l'Empire est jugé, les coupables sont connus, et ce qui nous révolte, c'est qu'ils aient encore l'audace de discuter et de protester, alors qu'ils devraient se considérer comme très-heureux d'avoir échappé au châtiement qu'ils méritent.

Si la responsabilité politique n'était pas une « blague », le duc Agénor de Gramont et ses complices porteraient justement aujourd'hui la peine de leurs méfaits et de leurs crimes de lèse-patrie.

VILLEMESANT EMBÊTE

LA SCÈNE REPRÉSENTE LE BUREAU DE LA RÉDACTION DU FIGARO.

Villemessant, tout frais arrivé de Nice, se précipite dans la salle de la rédaction, comme feu Louis XIV entrant botté et cravache à la main, en plein Parlement.

Le patron. — Sacristi ! mes enfants, nous baissons... Comment ! vous ne riez pas ? J'ai pourtant fait un mot... Sacristi ! Ah ! elle est bien bonne : je la redirai à Veillot le premier vendredi où nous déjeunerons ensemble.

Albert Millaud et Albert Wolff esquissent un sourire timide.

Le patron, reprenant. — Quand je vous dis que nous baissons... Le tirage du journal est à rien, et le flot du bouillon monte toujours.

Il se reprend pour souffler.

Francis Magnard profite de cette accalmie pour crier :

— Patron ! c'est pas ma faute ! j'ai bien fait tout ce que j'ai pu, — savez-vous !

— Tais-toi, Cagnard, où je te renvoie anonner en Belgique. Tes premiers *Figaro* sont d'une gravité à désespérer plusieurs girouettes. Aujourd'hui républicain, demain royaliste, mais toujours Belge, voilà ce que tu es.

Le doux Francis s'éclipse et va cacher ses larmes dans un coin.

— Tas de fripouilles ! reprend de plus belle le patron. Je vous avais laissé un journal qui marchait tout seul, avec nos seigneurs de Broglie et Fourtou pour gratter les rouges. Je vais passer l'hiver à Monaco, pour y caresser la rouge et la noire, qui, entre parenthèses m'ont étrillé comme un prince russe, je reviens, et je trouve quoi ? la dégringolade installée 26, rue Drouot, aux lieux et place de l'esprit du malin barbier !

Je la trouve mauvaise !

J'ai pourtant fait tout ce qu'il fallait. D'abord, j'ai saqué Saint-Genest ; il est en Algérie occupé à faire des collections de sauterelles, poux d'Arabes et autres gracieusetés de la nature.

Puis j'ai inventé le *pic-nic*. Pour une idée, ça, c'était une idée, et fameuse encore ! Imaginez donc ! Tous les écrivains, artistes poètes, compositeurs de musique, chercheurs de bouts de cigares, sculpteurs, pompiers à cheval, peintres d'enseignes, tourneurs de mâts de cocagne en chambre et autres empêcheurs de danser en rond, venant à tour de rôle se faire un bout de réclame à la première du *Figaro*, c'est ça qui était riche ? Hé ! les enfants ! était-ce compris ? Si ça n'a pas réussi...

— C'est la faute à Voltaire ! s'exclame toute la rédaction en chœur.

— Ah ! oui, le centenaire, en voilà un four ! Mais ne parlons pas de four dans la maison d'un... quand nous sommes en train d'en *mitonner* un des plus réussis.

— Il n'y a pas à dire, vous êtes finis, mes enfants, vidés, quoi ! Toi, Albert Millaud, profites de l'Exposition pour trouver une place de conducteur de machines à coudre. Toi, Wolf, il y a longtemps que tu aurais dû te rapatrier, la blonde Allemagne te réclame.

Tous les malheurs à la fois, un vrai guignon ! Emile Augier, qui me refuse de reproduire quelques scènes des *Fourchambault*.

Si encore les *Petites-Annonces* faisaient leurs frais. Mais je t'en fiche ! La dame du monde qui demande 3000 fr. a commencé de les couler. Le monsieur très-bien qui demande vieille femme riche les a finies.

Tenez ! flaquez-moi la paix. Dès demain je fais maison neuve. Saint-Genest, les Deux Aveugles, Jean de Paris, tous balayés. Il n'y a plus pour le *Figaro* qu'un moyen de salut, c'est de lui assurer la collaboration de Paul Granier de Cassagnac.

Les rédacteurs sortent ahuris, Villemessant tiens montre :

— Je crois que je suis en retard pour dîner. Ah ! gueuse de République, comme disait feu Changarnier, voilà bien de tes coups !

LA MISSION SCHOUVALOFF

On s'est beaucoup occupé cette semaine de la mission Schouvaloff.

Quoiqu'il nous ait été impossible de suivre pas à pas ce nouveau diplomate dans ses pérégrinations, nous ne voudrions pas laisser nos lecteurs dans l'ignorance complète de ses démarches.

Voici donc quelques notes de voyage qui permettront d'avoir une idée de l'influence salutaire de cette mission sur la paix européenne.

Lundi. — Le comte Schouvaloff arrive à Constantinople, il est reçu par le Sultan dont l'accueil empressé est considéré comme un symptôme d'apaisement.

Abdul-Hamid demande au comte Schouvaloff des nouvelles de sa famille et paraît porter un intérêt particulier à la santé du petit dernier.

La Bourse enthousiasmée monte de trente-cinq sous et le papier ture se vend dix centimes de plus par cent kilogs.

P. S. — On apprend à la dernière heure que le comte Schouvaloff n'a pas d'enfants, mais comme il pourrait en avoir, la satisfaction est toujours très-vive.

Mardi. — Le comte Schouvaloff débarque à Londres. Il n'a pas eu le moindre mal de mer pendant la traversée, ce qui le dispose favorablement à son entrevue avec lord Salisbury.

La conversation de ces deux diplomates n'a pas transpiré au dehors. Tout ce que l'on a pu découvrir, c'est que pendant l'entretien, le marquis de Salisbury avait demandé du thé et des sandwiches.

Cette légère collation semble indiquer une réception cordiale qui provoque une hausse d'un demi-huitième sur les consolidés.

Dans tous les cas, on peut être assuré que les deux diplomates ne se sont pas pris aux cheveux, le comte Schouvaloff étant aussi chauve que l'occasion.

Mercredi. — Entrée du comte Schouvaloff à Berlin. Son arrivée coïncide avec la tentative d'assassinat sur l'empereur Guillaume.

On constate avec plaisir que ce n'est pas le comte Schouvaloff qui a tiré les coups de revolver. Il n'y aura pas de ce côté la moindre rupture entre l'Allemagne et la Russie.

Nous avons au surplus les détails les plus précis sur la visite du comte Schouvaloff au prince de Bismarck.

Cette visite a eu lieu à une heure moins dix. Le comte, vêtu de noir, cravaté de blanc et chaussé de bottes vernies, portait un pardessus de voyage sur le bras gauche. L'entretien a duré trente-neuf minutes, montre en main.

On a beaucoup remarqué qu'en sortant le comte Schouvaloff avait son pardessus sur le bras droit. Les spéculateurs se livrent à de nombreux commentaires sur ce changement et se demandent, non sans inquiétude, qu'elle peut bien être sa signification.

Le marché est lourd.

Jeudi. — A la gare de Vienne, le comte Schouvaloff se trouve en présence de M. Andrassy qui lui serre les mains avec effusion. Plus de doute, la paix est certaine.

Malheureusement, en montant en voiture le comte Schouvaloff fait un faux pas, mauvais signe. On craint que les négociations ne se ressentent de cet incident.

Plusieurs personnes affirment que dans la soirée le comte Schouvaloff boitait légèrement, d'autres assurent qu'à la réception de l'empereur d'Autriche, il a dansé trois valses et une mazurka avec une légèreté toute juvénile.

Nous n'osons nous prononcer sur ces deux versions, de peur de troubler le marché.

Vendredi. — Le comte Schouvaloff pour se reposer, envoie divers télégrammes à son gouvernement.

Il a été possible de découvrir sur l'une de ces dépêches un signe cabalistique ayant la forme d'un point virgule.

Etrange mystère qui vient ajouter une nouvelle obscurité au problème bulgare.

Samedi. — Le comte Schouvaloff revient à Saint-Petersbourg.

On attend avec impatience des révélations d'une importance capitale.

Il est certain que la mission du comte Schouvaloff aura une influence considérable sur la question d'Orient.

A moins qu'elle n'en ait point du tout et que ce ne soit qu'une nouvelle frime pour abuser les badauds.

Quod erat demonstrandum.

THEATRES

CÉLESTINS. — La reprise du *Panache* donne à peu près la mesure de ce qu'il sera permis d'attendre, cette année, des nouveaux pensionnaires de M. Aimé Gros, quand il s'agira d'interpréter le vaudeville ou la comédie. Sous ce rapport, les Célestins ont singulièrement gagné sur la saison dernière. Il était, du reste, malaisé de perdre aux changements opérés, car les sujets remerciés par la direction constituaient bien le plus triste ensemble de comiques qu'on pût rêver. — M. Didier hors de cause, cela va sans dire.

Il est resté M. Thomasse, c'est vrai, avec ses gestes embarrassés, son débit lourd et sa bonhomie empruntée, mais M. Thomasse descendant d'un cran sur le tableau, n'y figure plus en qualité de grand premier comique. Il demeure comme financier, et, à ce titre, pouvait à la rigueur être admis, — ce qui effectivement a eu lieu, avec adjonction de bouquets et de couronnes. Où diable M. Thomasse a-t-il pu trouver des admirateurs assez fervents pour lui octroyer de tels témoignages de satisfaction ?

Nous comprenons mieux les bouquets offerts à M^{me} Leriche, soubrette intelligente, à laquelle l'entrain manque un brin, mais qui sait diriger, et dont le jeu fin et réservé s'accommode davantage des rôles de comédie que du petit rôle dans lequel elle a accompli sa rentrée dans le *Panache*. Seulement, M^{me} Leriche fera bien, à l'occasion, de choisir ses costumes avec moins d'invasivité. Il est fort rare, voire à Montbrison, que les aubergistes vaquent aux travaux du ménage en corsage et jupe de satin vert et cerise.

M. Belliard, grand premier comique et Noblet, comique jeune, effectuaient leurs premiers débuts dans l'amusante comédie de Gondinet. M. Belliard a longtemps appartenu aux Célestins. On y a gardé bon souvenir de cet excellent artiste qui ne fut jamais disuté et créa autrefois avec un égal succès le Brésilien de la *Vie parisienne* et Gringoire, c'est-à-dire deux personnages si différents de ton, de genre et d'allure. Car c'est une des qualités maîtresses du talent de M. Belliard que de savoir être à la fois comique de bon aloi et comédien distingué, de provoquer le rire sans grimaces ni éclats de voix, sans gestes extravagants et de rendre avec délicatesse et naturel des rôles ayant une pointe de sentiment.

M. Noblet, remarqué autrefois au Théâtre-Bellecour, sera, ou nous nous trompons fort, une bonne acquisition. Il a le masque comique, l'organe vibrant, la diction nette, le geste sobre et de la tenue. Que demander de plus ?

Le *Panache* servait encore de second début à M^{me} Vertheuil, dont l'acceptation est certaine, et qui sera très-suffisante dans son emploi.

Ne quittons pas le *Panache* sans adresser une critique à M. Didier, chargé du rôle de Borromée, le domestique de Pontérisson. Certes il s'y montre plein de verve et d'entrain, mais il cherche à paraître trop amusant et son jeu a des tendances à friser la charge. M. Didier ne doit pas oublier que son personnage n'est qu'un second plan et c'est une faute de goût que de vouloir lui donner une importance exagérée en essayant d'accaparer l'attention des spectateurs au détriment du rôle le plus important de la pièce.

M. Didier pêche ainsi quelquefois par excès de zèle, et l'excès en tout est un défaut.

Avec *Séraphine*, s'est opérée la rentrée de M. Dalbert, un artiste sympathique par ses qualités, — la rondeur, la bonne humeur communicative et le naturel, qualités que déparent une diction souvent incorrecte et un jeu parfois sans distinction.

Ecrasée par le rôle de Séraphine, M^{me} Larmet n'a pas tenu les promesses de son premier début. Elle nous a paru bien terne et bien froide. M^{me} Larmet a pourtant, assure-t-on, un passé artistique fort honorable. Son admission dépendra de sa dernière épreuve.

L'accueil fait à M^{lle} Montbazan ne laisse aucun doute sur son acceptation. Il est seulement à craindre que M^{lle} Montbazan prenne trop au sérieux le succès que le public accorde à son jeune talent. Si l'on a fêté la jeunesse, l'intelligence, le charme de notre ingénue, il est nécessaire qu'elle n'ignore point qu'une artiste accomplie dans son emploi doit être toujours en scène, ne point sembler aussi sûre d'elle-même et ne chercher ses effets que dans le naturel. Et puis moins de coquetterie dans les toilettes et surtout plus de ces perruques blondes et moins de ce fard à outrance qui seyant si mal à son gracieux visage.

M. Fleury, père noble a résilié, c'est heureux. Nous engagerions volontiers la Direction à se priver aussi des services de M. Riva, le plus insignifiant et le plus incolore des troisièmes rôles.

Quant à M. Delorme, il se pourrait, paraît-il, qu'on le remplaçât comme premier amoureux, tout en le conservant pour certains rôles de genre où il aura son utilité. La combinaison a du bon.

A propos de débuts, pourquoi ne soumet-on pas à cette formalité M. Seguin, auquel on confiait l'autre soir le soin d'interpréter Charles II dans *Don César de Bazan* ?

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés: Le Gérant responsable

A. ALRICY.

Lyon.—Imp. LABAUME c. Lafayette, 5, A. ALRICY succ.

VILLE DE ST-ETIENNE

Nous avons l'honneur d'informer les habitants de St-Etienne qu'ils pourront trouver désormais le **Sirope de VIAL**, de Vaise, contre les irritations, à la pharmacie **CHEVREY**, 29, rue de la Ville.

Ce sirop, dont toutes les personnes qui en ont usé font l'éloge, s'emploie spécialement dans les maladies provenant d'une irritation de la poitrine, de l'estomac ou des intestins.

Beaucoup de maladies sont occasionnées par l'irritation et l'inflammation plus ou moins vive de quelques parties de l'économie; ainsi les enrrouements, les esquinancies, la plupart des maladies de la poitrine, les toux sèches, violentes et opiniâtres, les rhumes, coqueluches, bronchites asthmes, catarrhes aigus et chroniques, pleurésies, pneumonies, les maux d'estomac, coliques, diarrhées, dysenteries, la plupart des fièvres, gastrites, gastro-entérites, les fleurs blanches, sont des irritations et inflammations de la gorge, des organes de la poitrine, de l'estomac, des intestins, de la matrice, etc. les fièvres rouges, rougeole, petite vérole et autres éruptions, dénotent un principe d'irritation ou de fermentation dans le sang et les humeurs; l'agitation, l'insomnie, etc., tiennent souvent à une irritation nerveuse.

On peut voir par ce qui précède qu'un grand nombre de maladies qui paraissent très-différentes sont cependant produites par la même cause, et ne diffèrent entre elles que par le siège qu'elles occupent ou la forme qu'elles affectent; or, détruire cette cause c'est guérir la maladie. Le **Sirope de VIAL**, de Vaise, conseillé dans ce cas, a produit des effets merveilleux dans la plupart des maladies ci-dessus désignées, aussi le recommandons-nous vivement à nos lecteurs; du reste, comme il ne

contient aucune préparation opiacée ou narcotique, on peut le donner en toute sécurité, étant préparé d'après les conseils de plusieurs médecins distingués, avec des substances extrêmement douces, rafraîchissantes et fortifiantes, on conçoit qu'il peut faire beaucoup de bien et que jamais il ne peut causer aucun accident, quelle que soit la quantité qu'on en prenne.

Le dépôt est à Lyon-Vaise, pharmacie **VIAL**.

MAISON D'ACCOUCHEMENT

(Mme) **DUPORE**

Tient des Pensionnaires

Lyon, 31, rue Centrale (Ecrire France)

LE MÉLOMANE

Journal musical à 10 cent., paraissant tous les Dimanches

VENTE EN GROS, Librairie 12, r. Confort, Lyon

Toutes les

Eaux Minérales

FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES

Pharmacie des Célestins, 5, place des Célestins

Produits au Glutén pour les Diabétiques

Avis aux Invalides (Voir aux annonces)

SANTÉ ET ÉNERGIE A TOUS
Rendues sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse Farine de santé, dite

REVALESCIERE

Du BARRY, de Londres, — 31 ans de succès

La **REVALESCIERE** guérit les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonnements, palpitations, diarrhées, dysenterie, gonflement, étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse; douleurs, atteintes, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, etc. — Voici quelques-unes des cures:

Cure N. 75,124: M. et Mme Léger, d'une maladie du foie, avec vomissements et diarrhées horribles, qui avaient résisté à tout traitement pendant 16 ans. — Cure N. 79,721: Mme Chauvet-Pazzallat, d'anémie, d'épuisement et d'étouffement. — Cure N. 62,476: Sainte-Romaine-des-Isles (Saône-et-Loire). La Revalescieri du Barry a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes. J. COMPA-

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes 1/4 kil. 2 fr. 25; 1/2 kil. 4 fr.; 1 kil. 7 fr.; 6 kil. 36 fr.; 12 kil. 70 fr. — Les Biscuits de Revalescieri, en boîtes de 4, 7 et 10 fr. — La Revalescieri chocolatée rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus épuisés. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 120 tasses, 16 fr.; de 576 tasses, 70 fr., ou environ 12 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 36 et 70 fr. franco.

Dépôts à Lyon, chez MM. Ballandrin et Sabourault; Turol, épicerie, 16, rue Neuve, Perrisoud, épicerie, 57, rue Bourbon; Varvarande, épicerie, 56, rue de Lyon; Napoly frères, 44, pl. de Lyon; Cherblanc et Cie, 12, rue Tupin; Final, Bouchard et Bourne, drog., 11, rue Neuve; Badiou, épicerie, rue de l'Hôtel-de-Ville; Ernest Perdu, 4, place de la Croix-Rousse; Deville et Cie, place de la Miséricorde;

RET, curé. — N. 79,211: Lorient, 2 avril. La Revalescieri a produit une cure merveilleuse; M. Chauvet, directeur d'une grande chaudronnerie pour la marine, a été guéri d'une maladie épouvantable. Les excréments, au lieu de sortir naturellement, il les rendait par la bouche; grâce à la Revalescieri, il a été entièrement guéri; elle lui a sauvé la vie.

Richon-Massicot, 13, rue d'Algérie; Aroud et Rousset, 4, rue Lanterne; Verpillieux-Millou, rue de Lyon; H. Lambert, cours Vitton.

A Villefranche, A. Desservin, pharmacien; A. Moacel, Grande Rue, et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY et Cie LIMITED, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris.

Le Docteur HELLOT, Dentiste,
2, rue d'Egypte, au 1^{er},

informe ses clients que, pendant la saison d'été, il tiendra son cabinet de 1 heure à 4 heures du soir.

ÉCONOMIE SÉRIEUSE

Gardez vos fourrures, plumes, lainages, tentures, etc. L'Insecticide foudroyant préserve infailiblement des mites, teignes, etc. E. GALZY, fab., 28, r. Bugeaud, Lyon. Le kilog, 11 fr.; 100 gr. p. poste 4 fr. 95.

AGENCE GÉNÉRALE DE PUBLICITÉ V. FOURNIER

14, Rue Confort, 14, Lyon

INSERTIONS DANS TOUS LES JOURNAUX

RÉGIE

Français et Etrangers

FERMAGE

Agent exclusif des principaux Journaux de la Suisse pour les départements du Midi, de l'Est et d'une partie du centre de la France

AUX MEDAILLES

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 74 et 76, Lyon

MAGASINS DE

MAISON

CHAUSSURES

les plus vastes de France

J.-C. SIMIAN

Fabricant

PRIX-FIXE

PRIX-FIXE

Assortiments immenses pour Hommes, Dames & Enfants

Succursale à St-Etienne, rue St-Louis, 12, près l'église

ANTI-MITES

VIRICEL-FILLIAT, place des Terreaux, 2, LYON

AROMATES VÉGÉTAUX, préservatif certain des Fourrures, Cachemires, lainages, tentures, etc., parfum délicieux.

En France et à l'étranger, chez les principaux commerçants.

BOITES: 2 fr. 25, 4 fr. et 7 fr.

DOULEURS ET RHUMATISMES

Guéris promptement et radicalement par le Baume Irlandais D. D. PERRAUD. — Dépôt gén., ph. GRAND, rue Centrale, 28, Lyon, et dans toutes les pharmacies. — Exiger les signatures D. D. PERRAUD et GRAND.

INJECTION BARRAJA VRAIE INFAILLIBLE

Pour les fleurs blanches des femmes, 8 fr. le double flacon.



Cent Dragées, 3 fr. Plus efficace que l'huile. — Ni dégoût, ni renvois. — MISCUT MEYNET, purgatif. — Agréable à prendre et d'un effet certain, la purge, 75. — Anti-Migraine MEYNET, la boîte 4 fr. Contre Migraines, Névralgies, Paris, Ph^{ie} MEYNET, rue d'Amsterdam, 31

MALADIES INTIMES

guéries sûrement, sans répercussion, rétrécissement ni récidives, par frictions, applications ou injections du **TOPIQUE FAURE**, remède héroïque, inoffensif, sans rival. — Pot: 5 fr. p. mal. réc.; 20 fr. p. m. la anc. — Paris: Ph^{ie} CENTRALE, et les Pharm. avis grat. au dép. gén. MICHEL, ph. Aix (Prov.). — Affr. et envoyer timbre pour rép. — Envoi contre mandat-poste, joindre 55 cent. pour port de chaque pot de 5 fr. — Le pot de 20 fr. est expédié franco par la poste.

TOPIQUE BERTRAND AINÉ



Le seul ayant été breveté et dont la vente a été permise par arrêté de la cour de Cassation du 5 juillet 1854. Quarante ans de succès. — Infaillible contre les douleurs rhumatismales, les névralgies, sciaticques, congestions cérébrales, ophthalmiques, douleurs de reins, fluxions de poitrine, pleurésie, toux rebelles, etc. — Peu de maladies ne reçoivent un soulagement immédiat par son application. — Prix, suivant grandeur, de 50 c. à 3 fr. — Se vend à Lyon, chez l'inventeur, pl. Bellecour, 21. Pour les douleurs anciennes et rebelles, les maladies provenant d'un vice du sang, faire usage de l'**Extrait-Sudorifère-Iodé**. — Se trouve dans toutes les pharmacies. — France par timbres ou mandats. — AVIS. Se méfier des imitations, exiger comme garantie la signature BERTRAND aîné et l'astuce-contre.

ALLEVARD-LES-BAINS (Isère)

Eaux sulfureuses. Saison du 20 mai. Phthisie, laryngites, bronchites, aphonie, catarrhes, asthmes, scrofules, leucorrhées, maladies des os et de la peau.

Bons hôtels, théâtre, télégraphie, belle église, temple, promenades. — Notices médicales gratuites. — M. Marius FORTE, directeur.

AVIS AUX INVALIDES

PAR SUITE D'INFIRMITÉS CHRONIQUES OU ACCIDENTELLES

Fabrique et réparations de béquilles et jambes de bois, gros, détail, exportation. Ventes, achats, échanges et location de béquilles devenues inutilisables après guérison. — Quinson, tourneur, rue Bodin, 1, et place Bellevue, 8. Renseignements par carte postale ou lettre affranchie et avec l'intervention de MM. les Médecins.

PLUS DE GASTRITES

Guérison en 12 jours des gastrites les plus rebelles, par l'emploi de l'**ANTI-GASTRALGIE GOMMET**. Les deux premiers jours du traitement, les vomissements disparaissent et la digestion se fait. Le même produit s'applique aux maladies de femmes, pour les dérangements de matrice. Le traitement est de 16 jours. — Le flacon, 5 fr. — 3 flacons pour les gastrites, et 4 pour les dérangements de matrice. Guérison assurée.

Dépôt central chez M. Macary, pharmacien prépar. place Morand, 12, Lyon. Dans la même pharmacie, **ELIXIR GOMMET**, le plus puissant des dépuratifs et purgatifs connus. — Flacon: 3 fr.

Abonnements sans frais

AUX

Publications Périodiques

AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, Lyon, 14.

DRAGÉES, ÉLIXIR & SIROP

Fer du Dr Rabuteau

Lauréat de l'Institut de France.

Les nombreuses études faites par les savants les plus distingués de notre époque, ont démontré que les Préparations de Fer du Dr Rabuteau sont supérieures à tous les autres Ferrugineux pour le traitement des maladies suivantes: Chlorose, Anémie, Pâles couleurs, Pertes, Débilité, Épuisement, Convalescence, Faiblesse des Enfants et toutes les maladies causées par l'Appauvrissement du sang.

DRAGÉES DU DR RABUTEAU: Elles ne noircissent pas les dents et sont digérées par les estomacs les plus faibles sans produire de Constipation: 2 Dragées matin et soir au repas. Le fl. 3 fr.

ÉLIXIR DU DR RABUTEAU: Recommandé aux personnes dont les fonctions digestives ont besoin d'être rétablies. Un verre à liqueur matin et soir après le repas. Le fl. 5 fr.

SIROP DU DR RABUTEAU: Spécialement destiné aux enfants. Le fl. 5 fr.

Le traitement ferrugineux par les Dragées Rabuteau est très-économique; il n'occasionne qu'une minime dépense d'environ 10 Centimes par jour.

On peut se procurer le FER RABUTEAU par l'entremise de tous les Pharmaciens. Se défier des Contrefaçons, et sur les flacons de Fer du Dr Rabuteau, exiger comme garantie, la Marque de Fabrique (déposée) portant la signature de Clin & Co et la Médaille du Prix-Montyon.

GUÉRISON RADICALE

de tous les maux de gorge récents ou anciens, par les Capsules QUET.

Traitement facile à suivre en secret et même en voyage. — Injection QUET hygiénique, préservatrice, d'un effet assuré dans les cas chroniques qui auraient résisté à tout autre remède.

S'adresser, à Lyon, à la Pharmacie de Ph. QUET, rue de la Préfecture, 5.

Même pharmacie: Vin de Quina au Malaga, préparation délicieuse: le demi-litre, 3 fr.; le litre, 5 fr.

CAPSULES

dragéifiées, 4 fr. Boîte rouge de 80 (triangulaire), aidées par l'Injection du docteur Ricord, 2 fr.

50 c. le flacon, guérissent en 3 jours, et sans récidive, l'écoulement le plus rebelle. — Dépôt pharm. Léonard, 44, r. Bourbon, Lyon.

— Envoi franco.



Brev. s. g. d. g., du Dr GALLI, oculiste à Lyon

Pommade enfermée dans un tube, la meilleure contre taches, rougeurs de l'œil, larmolement, croûtes des paupières, orgelets, etc., gros et détail. Ph^{ie} Larochelette, 14, rue de la Barre, Lyon.

Prix: 2 fr. 50. Par poste, 2 fr. 75

AFIN D'ANÉANTIR CETTE MALADIE J'envoie Gratis

SUR DEMANDE affr., l'indication avec preuves à l'appui, d'une formule infaillible pour guérir les écoulements récents et invétérés. EYMIN, Vienne (Isère)

Pharmacie LANGLADE & AUGUET, rue Thomassin, 8.

NÉVRALGIES, MIGRAINES, MAUX DE TÊTE

Guérison rapide et sûre par la Poudre Antinévralgique de G. Langlade

DISCRÉTION, INFAILLIBILITÉ, ÉCONOMIE

Guérissez les maladies secrètes par les **PILULES spécifiques VICTOR TREILLE**, sans tisane, sans injection, ni copahu, ni mercure. — 5 fr. le flacon (généralement 1 fl. suffit). — A Lyon, pharmacies du Serpent, Santeau, Bertrand, Mulaton; — St-Etienne, pharmacie normale Victor TREILLE, dépositaire général.



Dépôt: Pharmacie des Célestins et toutes les Pharmacies.

FARINE MEXICAINE

C'est un fait acquis à la science aujourd'hui, que toutes les maladies de poitrine sont guérissables par l'emploi de la **Farine Mexicaine** du docteur Benito del Rio de Mexico. Cet aliment est non-seulement le plus sûr, mais encore le plus agréable remède pour guérir: les maladies de poitrine, bronchites, catarrhes, maladies du larynx, phthisie pulmonaire tuberculeuse, maladies consomptives, vieux rhumes, anémie et épuisement prématuré.

S'emploie pour la nourriture des vieillards, des convalescents et des jeunes enfants. Dix ans de succès et 100.000 malades guéris le plus souvent alors qu'on les croyait perdus sans ressources, prouvent qu'on ne doit jamais désespérer.

La **Farine Mexicaine** se trouve à Tarare (Rhône), chez le propagateur M. H. Barlerin, pharmacien-chimiste, Lyon, pharmacie Farley, 114, quai Pierre-Scize, et dans toutes les principales pharmacies, herboristeries, drogueries et épicerie de Lyon et de France.

Mêmes maisons: Café Barlerin hygiénique de san-

stomachique et fortifiant; en boîtes de 500 grammes. Prix 3 francs.